

un banc. L'effroi dans la gorge, j'ai hurlé ; les gens ne se sont pas même retournés. Leur mépris m'a collé la nausée et j'ai alors pris instantanément la pleine conscience de la nature des choses, du moins je l'ai cru jusqu'à comprendre que ces symptômes ressemblaient trop à ceux d'une crise d'hypoglycémie pour ne pas en être une. Quelques rails de sucre plus tard, j'allais bien mieux. Oui j'allais mieux, mais où allais-je donc ? Heureusement cette question pleine d'angoisse s'est évanouie aussitôt que j'ai franchi d'un pas feutré le seuil de la bibliothèque municipale.

temps. Tout était coloré d'un jaune sale et poussiéreux, tout semblait mort ou presque. Certains entêtés se recueillaient encore sur de grands livres, d'autres traversaient discrètement les allées, et des panneaux inutiles invitaient au silence, inutiles car il semblait évident que tous ces gens avaient perdu depuis longtemps l'usage de la parole. Je commençais d'ailleurs à douter de la mienne car je ne pouvais pas vraiment expliquer avec des mots les raisons obscures qui m'avaient amené jusqu'au rayon S-Z, entre le onzième volume de *"A first Encyclopaedia of Tlön"* et *"Oui-Oui braque une banque"*, le nez sur la tranche d'un tout petit livre qui sentait fort le coton. L'objet mystérieux s'est fixée si précisément dans ma

C'était comme un matin, ni plus ni moins, mais un matin sans veille. C'était l'impression d'être déjà levé sans s'être réveillé. C'était un jour en somme et qui roulait au rythme d'une pendule détraquée, une cadence hasardeuse où le temps menaçait de s'écrouter à chaque instant. Mais ça n'arriverait pas, ça n'arrive jamais. Alors je me suis levé comme d'habitude. Comme d'habitude, mes pieds se sont posés par terre et ils y ont rencontré... le pavé froid d'un trottoir. Non seulement il n'avait rien à faire là, le trottoir, mais il en allait tout autant du vent qui frissonnait dans les pans de mon pyjama, d'un chien en costume anglais qui me regardait non-chalamment, et Django Reinhardt sur

mémoire que je peux en restituer une description minutieuse : quelques feuilles à peine, une couverture blanche et la mention d'un titre :

ASHURI

Pas d'auteur, pas d'éditeur, rien. J'ai ouvert le livre fébrilement, j'ai vu et je me suis évanoui. Le seul souvenir que j'ai pu retenir, avant de sombrer dans l'oubli, ce fut la vie, le sentiment incoercible d'une vie puissante et qui m'avait enivré d'un coup, sans toutes ces fioritures qui traînent autour habituellement.

Les lignes que vous venez de lire, je les ai écrites ce matin même,

ASHURI

à mon réveil, pour transcrire au mieux l'étrange songe que je venais de vivre. Je n'arrive pas vraiment à m'en échapper, il est là au creux de mes mains et bien plus concret que les choses qui m'entourent.

Alors je me suis levé et j'ai posé mes pieds sur le parquet, j'ai regardé autour de moi, j'ai titubé. Il manquait ici le souffle de vie qui m'avait pris dans la nuit, cette énergie pourtant si simple, je la ressens maintenant en creux, dans ce malaise qui m'ennuie, dans mes mains qui s'agitent sans raison, et mes pieds, et mes yeux, la table, une fenêtre... C'est quoi tout ça ? C'est absurde autour et puis c'est là, en moi, comme une démangeaison in-

supportable qui me lance dans la rue à la rencontre de Django Reinhardt dont la guitare s'accorde si bien avec mes pas qu'elle me projette d'un coup jusque dans la bibliothèque municipale, rayon S-Z ; je n'y trouve aucune trace d'ASHURI. Je me renseigne et on me dit que ce livre n'existe pas, on me l'a dit bien fort, avec des ordinateurs. Mais qu'est-ce qu'ils en savent, eux, de ce qui existe ou pas ? Non, ils n'ont rien compris, rien de rien, ils ne savent pas que ce livre m'est littéralement indispensable. Sans lui, je n'en ai pas, de vie.

Alors je l'ai écrit, ni plus ni moins, un beau matin.